

Estomac et identité *ou* De l'importance d'une bonne digestion

Louis-Jacques Dorais

Number 124, February 2010

Amérindiens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorais, L.-J. (2010). Estomac et identité *ou* De l'importance d'une bonne digestion. *Moebius*, (124), 91–94.

LOUIS-JACQUES DORAIS

Estomac et identité

ou

De l'importance d'une bonne digestion

J'ai la chance d'avoir un estomac à toute épreuve. Dès l'âge de trois ans, j'avais fait frémir ma mère en avalant la goutte de mercure échappée d'un thermomètre buccal que je venais de briser, et en lui affirmant avec assurance que je trouvais délicieuse la cuillerée d'huile de ricin qu'elle m'avait fait prendre pour purger mon système digestif. À l'école primaire, j'aimais étonner mes amis en avalant parfois de petits cailloux, et pendant mon cours classique, quand le réfectoire du collège mettait au menu du dessert de la crème glacée à volonté, je remportais généralement les compétitions de consommation de glace à la vanille abondamment saupoudrée de sel. Plus tard, mon apprentissage de la cuisine fut caractérisé par une imagination culinaire assez débridée. Les spaghettis au cognac (volé dans la réserve de mon père) succédèrent aux fraises au coca-cola et autres inventions du même acabit.

Ce que j'ignorais alors, c'est que je me préparais ainsi à ma future carrière, non pas de chef cuisinier ou d'avaleur de sabre, mais d'anthropologue. À la fin de mes études classiques, il était entendu que j'entrerais à l'université, mais si je savais assez précisément là où je ne voulais pas aller – en droit, en médecine, en ingénierie, en lettres, en histoire, en économie, en éducation, en arts, en sciences et dans presque toutes les autres branches du savoir –, je ne voyais pas vraiment quelle faculté pourrait bien me convenir. Et ce jusqu'au jour où j'ai découvert l'anthropologie. Je me suis soudainement rendu compte qu'il serait fascinant de consacrer mes efforts à étudier et à décrire

l'existence de gens dont les habitudes de vie et le mode de pensée paraissaient très différents des miens.

À la fin de ma première année d'études anthropologiques, j'eus la chance d'être choisi comme participant à un projet de recherche sur l'organisation sociale des Inuit¹ habitant ce qu'on allait plus tard appeler le Nunavik, c'est-à-dire le Nord du Québec. C'est ainsi qu'en mai 1965 je m'envolais pour Quaqtac (« Le ver intestinal »), un village d'une centaine d'habitants situé à la pointe nord-ouest de la baie d'Ungava. On aurait pu m'envoyer au cœur de l'Afrique, en Amazonie, au Kamtchatka ou ailleurs, ce qui comptait pour moi, c'était d'entrer en contact avec un peuple que j'imaginais complètement exotique et dont j'allais partager la vie pendant près de quatre mois.

Une fois sur place, je fis de mon mieux pour m'adapter aux conditions locales. Après quatre semaines au village, j'obtins la permission de m'installer dans une tente appartenant à l'instituteur, au camp de chasse d'Airaqtuuq (« Là où abondent les racines comestibles ») où vivaient trois familles. L'une d'elles accepta de me nourrir moyennant une légère compensation monétaire. C'est donc ici que ma digestion entre en scène.

À l'époque, les Inuit de Quaqtac vivaient encore presque exclusivement de chasse, de pêche et de cueillette. Leur alimentation se composait de viande de phoque et de béluga (le caribou avait alors déserté la région et n'allait y revenir qu'une douzaine d'années plus tard), d'omble arctique, de coquillages et, au printemps, d'œufs et de chair d'outarde et de canard eider. Les seuls apports externes étaient le thé et la bannique, ce pain plat frit à la poêle ou cuit au four, et connu de plusieurs nations autochtones. Puisque je prenais mes repas avec une famille, je devais partager la pitance commune. Je découvris rapidement n'avoir aucune répulsion pour la cuisine inuit. Au contraire, je développai un goût certain pour des mets tels que le foie de loup marin crû (un délice, bien plus tendre que le foie de veau), le gros intestin de phoque barbu (qu'on prélève de l'animal fraîchement abattu et qu'on mange coupé en petits morceaux après l'avoir vidé de son contenu), la peau et le derme de béluga (le fameux *mattaag*), ainsi que le

misirag, de l'huile de phoque qu'on a laissé rancir et dans laquelle on trempe de la viande séchée ou du poisson.

Ce partage de la nourriture locale me semblait tout naturel. J'ignorais alors que pour les Inuit, la consommation de gibier et autres produits du pays constitue un puissant marqueur d'identité. Un Inuk véritable se doit d'apprécier ces aliments qu'il considère plus goûteux et plus nutritifs que la nourriture des Blancs, souvent insipide. Encore aujourd'hui, les autorités sanitaires du Nunavik fournissent régulièrement les hôpitaux de Montréal en viande de phoque et de caribou destinée aux malades inuit qui y sont hébergés.

Après deux semaines à Airaqtuuq, l'un de mes compagnons de camp, un adolescent qui parlait un peu l'anglais, me prit à part pour me dire : « Tu sais, les gens sont très contents que tu manges comme eux ». Je sus par la suite que, exception faite de quelques missionnaires et agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les Blancs faisaient généralement la fine bouche devant la nourriture locale. Les résidents d'Airaqtuuq étaient donc agréablement surpris que j'apprécie leur mode d'alimentation, et ils tenaient à me le faire savoir.

C'est ainsi que grâce à mes facultés digestives, qui ouvrirent la porte à toute une série d'autres apprentissages de ma part – celui de la langue en particulier –, j'ai peu à peu développé une relation très spéciale avec les gens de Quaqtaq. Ils ne m'ont jamais considéré comme un Inuk, bien sûr, et je n'ai jamais revendiqué une identité à laquelle je n'avais pas droit puisque je n'ai aucun ancêtre inuit. Mais ils ne me considèrent pas non plus comme un *Qallunaaq*, un « Gros sourcils », c'est-à-dire une personne dont l'appartenance ethnique et les habitudes sociales et culturelles sont d'origine européenne. Un jour de 1993, alors que je me trouvais de passage à Quaqtaq, deux petites filles de dix ou onze ans se sont approchées de moi en me regardant avec curiosité ; « Ta mère est-elle inuit ? », m'a demandé l'une d'elle. « Non », lui ai-je répondu. « Et ton père ? » a ajouté l'autre. « Non plus. » Perplexes, les deux fillettes se sont alors tournées vers un monsieur qui observait la scène avec un air amusé et lui ont dit, tout étonnées : « Alors, Louis est un *Qallunaaq* ? ». « Mais non,

a-t-il rétorqué, c'est un *inuuaqati*», un compagnon de vie, quelqu'un qui partage l'existence des Inuit.

Pour les gens de Quaqtac donc, l'identité n'est pas seulement une question d'appartenance ethnique ou d'ascendance généalogique. Quand on participe un tant soit peu à leur vie, en mangeant avec eux, en parlant leur langue et en les considérant comme des êtres humains plutôt que comme les représentants d'un peuple étrange au comportement impénétrable, on ne devient pas un Inuk, mais on cesse d'être un vrai *Qallunaaq*. En débarquant au Nunavik en 1965, je percevais les Inuit comme une population attirante mais exotique, un ensemble encore indistinct d'individus caractérisés par leur culture plus que par leurs traits personnels. C'est en tissant des liens avec eux, en acquérant une famille adoptive à Quaqtac – une mère et un père qui m'accueillaient chez eux à chacun de mes séjours; une petite sœur, leur fille, chez qui je loge maintenant qu'ils sont décédés –, que je les ai ensuite perçus comme des personnes de plein droit, ayant chacune son propre caractère et son propre destin. Et peut-être aussi ont-ils fait de même à mon égard, en constatant que tous les *Qallunaat* ne venaient pas au Nord pour leur imposer leurs idées ou leur enseigner la «bonne» façon de se comporter dans le monde d'aujourd'hui; en voyant qu'il y avait également des Blancs qui voulaient avant tout apprendre – par le ventre et le cœur autant que par le cerveau – ce que les Inuit avaient à leur montrer.

Note

1. J'écris ce mot sans *s* au pluriel ni *e* au féminin, pour respecter l'usage qui en est fait par les Inuit eux-mêmes. Ceux-ci se sentent en effet profondément mal à l'aise en voyant leur langue soumise à des normes orthographiques et grammaticales différentes qui sont établies par le Conseil québécois de la langue française et certains linguistes parfois peu respectueux de la spécificité des parlers autochtones.